

COMBAT
18, rue du Croissant - II^e

11 OCTOBRE 1967

KAFKA au théâtre Gramont

Romain Bouteille (je m'appelle Harry Dave) s'en va, Kafka arrive... René Dupuy fait répéter « Rapport pour une académie » à Paul Le Person, comédien très remarqué la dernière saison dans son interprétation du « Brave soldat Schweik » (à l'Athénée).

Rapport pour une Académie est une nouvelle de Kafka, adaptée par son traducteur habituel, Alexandre Vialatte. Son unique héros est un singe, devenu homme, qui raconte son avatar devant les membres d'une savante académie, qui le reçoivent avec respect...

J'avais découvert ce texte à la Biennale 1965 (ce qui prouve que cette manifestation est essentielle à la vie de l'esprit...). Un acteur noir, en frac, était venu dans la petite salle expérimentale, lire cette admirable nouvelle. Et peu à peu, avec cette souplesse incroyable qu'ont les comédiens noirs, il accusa un côté simiesque hallucinant... C'était un travail parfait.

La nouvelle de Kafka est trop courte pour supporter toute la soirée, et René Dupuy a demandé à Jacques Mauclair, de reprendre « Les Chaises » avec Isilla Chelton. La pièce de Ionesco, tant de fois reprise, mérite d'être revue. Le couple Mauclair-Chelton réussit une performance dont on parlera encore dans les chaumières théâtrales, l'exemple parfait de deux acteurs-créateurs, chers à Lee Strasberg... (à partir du 18 octobre).

C. M.

ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91
21, Bd Montmartre - PARIS 2^e

N° de débit _____

LE MONDE
5, Rue des Italiens - IX^e

11 OCTOBRE 1967

LE JAZZ

LE QUARTETTE DE JEAN-LUC PONTY A LA BIENNALE

Jean-Luc Ponty et Daniel Humair — vedettes cet été du Festival américain de Monterey — ont conquis l'auditoire de la Biennale de Paris avec une musique très différente de celle de Marion Brown, dimanche dernier. Musique fort originale tout compte fait puisque à la fois nouvelle et dédaigneuse des couinements et des criaileries rythmiques que nous infligent aujourd'hui trop d'artistes ressasseurs.

Liquidant des habitudes de suiveurs, les quartettistes n'ont joué que des morceaux écrits par eux-mêmes, de la *Suite for Claudia*, de Jean-Luc Ponty, à *Starlight Starbright*, du pianiste J. B. Eiseinger, en passant par *Sunday Walk*, de Daniel Humair, et *Spell of Three*, un excellent thème — en « dix quatre » — du contre-bassiste Roger Luccioni. C'est une façon comme une autre pour le jazz européen de choisir sa liberté.

LUCIEN MALSON.

LE NOUVEAU JOURNAL
108; rue de Richelieu 2^o

N° 1 - 11 OCT 67

Van Gogh au poulailler

Après une visite au Musée d'Art Moderne, où la Biennale présente l'élite des jeunes peintres de moins de 35 ans de toutes les nations, un grand collectionneur qui s'honore depuis un demi-siècle d'avoir réuni sur ses murs la phalange de tous les maîtres modernes me disait : « Je suis partagé entre le rire et la colère. Je n'ai pas trouvé un peintre parmi ces jeunes, c'est-à-dire un artiste qui utilise la toile, les couleurs et le pinceau pour communiquer une vision du monde. Ces artistes ont ramassé les déchets d'une société pour nous les lancer à la figure. Si on me donnait une de ces œuvres je ne saurais qu'en faire, j'aurais le sentiment de placer une poubelle dans mon salon. N'est-ce pas une réaction presque horrible ? Pour qui ces jeunes gens œuvrent-ils ? »

Je me suis permis d'évoquer pour mon interlocuteur, une histoire toute simple, qui me paraît être la seule réponse à une réaction honnête, mais horrifiée, suscitée par la vision d'une œuvre d'art. En 1888, l'oreille mutilée, Van Gogh quitte l'hospice d'Arles. Pour remercier son Dr Félix Rey, le pauvre Vincent offre à l'interne son portrait qu'il a peint avec reconnaissance. Rey se trouve « affreux » et lorsque sa famille considère l'œuvre les sarcasmes sont tels que Rey jette la toile dans un coin du grenier. Quelques jours plus

tard, Van Gogh, poussé par le même élan, apporte à son docteur une toile représentant la salle des malades, où il a vécu des jours si sombres. Sans plus de façon, Rey la refuse et, se tournant vers le pharmacien de l'hôpital qui passait, il lui demanda : « Voulez-vous ce tableau qu'on vient de me donner ? » — « Que voulez-vous que je foute de cette cochonnerie ? » répondit l'autre devant Van Gogh. Durant cette période, le peintre avec amour offrit plusieurs tableaux à ses médecins. Un seul fut donné à une amie de la famille et fut sauvé, les autres servirent

cinquante francs. Le père du docteur, outré du prix offert pour une « croûte » refusa le marché par honnêteté, mais son fils Félix, peut-être par jeu, selon d'autres parce qu'il voulait donner une leçon à son père, qui dans la conversation l'avait accusé d'être cupide, en demanda 150 fr. Volland paya (250 F de notre monnaie actuelle). Le tableau est aujourd'hui au Musée d'Art Moderne de Moscou. Sa cote, s'il était vendu, enflammerait les enchères. C'est une douce idée de penser à l'opinion que doivent avoir aujourd'hui les héritiers du docteur et du photographe. Mais l'essentiel est

considérer qu'une œuvre, c'est-à-dire des formes et des couleurs en un certain ordre assemblées représente une sorte de pile spirituelle dont le rayonnement prophétique incarne des images avancées du réel et que l'angoisse ou la joie, le plaisir ou la peur, le rêve ou la volonté, le défi ou la paix qui peuvent y être projetés par l'artiste ne sont que les lignes de force du destin des hommes. Aimer ou rejeter une œuvre, c'est peut-être accepter ou refuser un certain avenir. L'art propose un choix qui engage nos vies.

Les greniers de l'histoire sont pleins des destins manqués de l'humanité. La sagesse consiste peut-être à éviter que les images possibles du futur que certains refusent aujourd'hui à travers les œuvres d'art ne descendent jusqu'au poulailler. Ou alors qu'on éloigne les carabines des enfants. On ne sait jamais. En ayant pitié du pauvre Vincent d'aujourd'hui, vous prendrez peut-être la meilleure assurance sur le Van Gogh de demain.

A. P.

par André Parinaud

de cible à un jeune garçon qui s'exerçait à la carabine.

Un photographe, qui s'adonnait à la peinture hérita une douzaine d'œuvre qu'il gratta pour récupérer la toile. Cependant après la mort de Van Gogh, en 1900, le marchand Ambroise Vollard descendit dans le Midi, à la recherche des œuvres de Van Gogh qui pouvaient subsister. Il se rendit chez les Rey. On rechercha la toile. Elle avait quitté le grenier pour le poulailler, où elle servait à boucher une ouverture dans le grillage. Sans vergogne, devant le marchand on la gratta pour la nettoyer, Vollard impassible en offrit

ailleurs. Certes, il est bien que la société, un demi-siècle plus tard, ait reconnu le génie en lui conférant une cote financière (1) en l'honorant dans les musées, en exaltant son œuvre. Il y a mieux. Lorsqu'en 1952 Félix Rey mourut, il ressemblait à son portrait peint par Van Gogh 64 ans auparavant. C'est-à-dire que « l'horreur » de 1888, la dérision, la moquerie, la « cochonnerie », la « poubelle » était devenue la réalité de 1952.

On peut rêver sur ces faits vrais. A qui sert l'art depuis l'âge des cavernes ? A rien de « positif » sans doute et cependant on peut

(1) On a identifié 850 toiles de Van Gogh. Le peintre durant sa vie ne vendit qu'une seule toile « La Vigne rouge », payée 400 fr. (700 nouveaux francs) en 1890.